

Des anciens nous racontent...

Monlor SAMALIN (27 S & 38 I SC)

Monlor Samalin (27 S & 38 I SC) m'avait contactée en avril 2008 en tant que Secrétaire Générale de l'Association pour transmettre à l'Assemblée Générale son regret de ne pas pouvoir se déplacer, et pour contribuer à la vie collective de l'Association. Je l'ai retrouvé régulièrement, à partir d'octobre 2008, comme voisine montpelliéraine, pour recueillir des souvenirs sur sa vie, sur sa carrière et sur l'ENS de Saint-Cloud. Le texte qui suit a été écrit à deux mains. Monlor Samalin est décédé le 20 février 2009.

Céline Bignebat.

En ce temps-là, l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud recrutait ses élèves par concours, parmi les meilleurs élèves-maîtres sortant des Écoles Normales d'instituteurs. L'enseignement primaire était alors indépendant et se caractérisait par sa structure, ses règles, ses examens. Saint-Cloud en était le couronnement. Ainsi, le cursus d'un Cloutier était semblable sinon identique à celui de son voisin. Le mien commençait à Sommières, où l'école publique comportait alors un cours complémentaire. Les meilleurs élèves étaient présentés au brevet élémentaire ou au concours d'entrée à l'École Normale de Nîmes. Je suis candidat en 22. Malheureusement, les épreuves sont précédées d'un examen médical sévère. Sans aucun commentaire ou justification, je suis refusé et dois redoubler et perdre une année. En 23, je suis admis, mais avec une grimace du docteur.

Le séjour de 3 ans à l'EN de Nîmes s'effectue sans incident, mais à la fin de la troisième année, le besoin de poursuivre les études se fait sentir intensément. Nous sommes deux candidats au concours scientifique de quatrième année. Tous deux admis, je suis désigné pour celle de l'EN de Toulouse où je prépare Saint-Cloud avec succès.

Ma promotion à l'ENS de Saint-Cloud (1927) comporte 16 « Scientifiques », séparés en deux sections : 8 élèves en section mathématiques, et 8 en section PCN (Physique, Chimie, Sciences Naturelles). J'opte pour cette dernière. Le régime de l'internat ne me surprend pas : il est assorti d'une grande liberté et la discipline est celle du travail individuel. L'internat présente l'avantage, étant donné le faible effectif, de regrouper dans un espace restreint le service général et le service proprement scolaire. Ainsi, en quelques pas, nous pouvons aller du réfectoire à la classe ou au laboratoire.

Les cours sont assurés par des professeurs choisis dans l'Enseignement Supérieur parisien, qui avaient su adapter leur savoir à un programme étalé sur deux ans. La science est ainsi apportée à domicile. Nous l'attendons d'ailleurs avec beaucoup d'appétit et un intérêt passionné, heureux de ce contact direct avec la source du savoir. Le souvenir de ces messagers demeure vivant dans ma mémoire, je vois chacun deux avec sa spécialité et sa manière. Mais il en est un qui nous a marqué particulièrement par sa valeur et sa vision personnelle de la biologie qu'il nous enseignait : c'est M. Coutière, dont les cours très imagés étaient attendus avec impatience. Attentifs, pris par notre travail, nous éprouvions le secret plaisir de nous enrichir de connaissances, et une sorte de bien-être voisin du bonheur. Tout dans la maison est destiné à nous faciliter la tâche : si celle-ci est jugée trop sédentaire, les longues promenades dans le parc nous remettent en forme. Les excursions géologiques ou botaniques se font à la belle saison ; dans le métro, les Parisiens sont souvent étonnés de nous voir affublés de nos boîtes métalliques portées en bandoulière...

Beaucoup d'entre nous pratiquent un sport de plein air. Je fais partie d'une équipe de football qui d'Orléans, de Chartres, de Rouen, etc... Le gardien de but en est M. Martial Singher, baryton de l'opéra, qui trouve là le moyen de travailler son souffle. Les boulistes opèrent dans le jardin supérieur, où Monsieur Pécaud va les voir parfois, se mêlant aux joueurs, et s'entretenant avec eux. Ainsi, Saint-Cloud offre les aspects les plus variés et un lieu de vie ardente. Durant deux années se conservent des habitudes, se créent des souvenirs qui marqueront toute une vie.

Et nous avons Paris et ses richesses que nous exploitons les jours de sortie selon nos goûts personnels. J'allais en matinée à l'opéra ou au théâtre. Le samedi soir, je me laissais tenter par les bals des Grandes Écoles, comme celui de Saint-Cloud, à la salle Auch. Mais j'aimais aussi le jeudi me mêler à la foule dans de grandes randonnées sur les boulevards et apprendre à connaître Paris dans ses multiples visages, mieux qu'un vrai Parisien.

La deuxième année se terminait par le concours du professorat dont la préparation occupait le dernier trimestre. Écrit passé à la Sorbonne et travaux pratiques dans un grand lycée parisien ; affichés au ministère, les résultats montrèrent notre groupe admis en tête de liste. Ainsi se termina notre séjour à Saint-Cloud : nous étions prêts à enseigner.

À la sortie, munis de notre « professorat », nous étions prêts à enseigner, mais il fallait compter avec le service militaire, d'une année séparée en deux semestres : le premier à l'École d'Artillerie de Poitiers, semestre au bout duquel je me mariaï le 2 avril 1930, - et le second en garnison à Nîmes.

C'est à ce moment qu'arriva ma première nomination de professeur de Sciences, à l'EN de Perpignan. Je commençai mon service à partir d'une chambre d'hôtel... Je visitai le laboratoire où trônait, pour tout appareil, une énorme machine pneumatique. Chaque jour amenant ses progrès, le laboratoire s'enrichit, nous trouvâmes un logement. Notre premier enfant naquit.

Pour me rapprocher de mes parents, je demande et obtiens mon changement pour Nîmes en 1937. Une année s'écoule et, sur proposition de mon directeur, je suis admis en stage d'élève-inspecteur à Saint-Cloud. J'y trouve des collègues expérimentés et de nouvelles amitiés y naissent.

À la sortie, c'est la guerre. Je suis mobilisé dans l'armée des Alpes où je vis la « Drôle de Guerre ». À la débâcle, je reprends mon poste à Nîmes. Vichy supprime les EN et liquide les Normaliens encore en formation. À la rentrée 1941, je suis nommé à l'EPS d'Aix-en-Provence. En mars 1942, je traverse la ligne de démarcation pour aller à l'oral du concours d'inspection où je suis reçu et je suis nommé inspecteur primaire à Langogne, en Lozère, sur un poste vacant. Faute de moyens, j'assure mes tournées à vélo (altitude moyenne de 1000 mètres !) ; je suis souvent devancé par le facteur qui annonce ma venue dans les écoles.

En 1945, le gouvernement rétablit les Écoles Normales. Mon quatrième enfant naît et le ministère m'offre la direction de l'EN de Rodez. J'accepte cette proposition et je vais visiter le poste. Je trouve une maison abandonnée : tout ce qui peut se briser l'a été par les Allemands qui avaient occupé l'école. Je reconstitue une promotion avec des éléments d'origine diverse (démobilisés, STO de retour, bacheliers...). Je n'ai qu'un professeur, et, au début, je dois aussi assurer un service d'enseignement. Petit à petit, l'école prend forme, et l'école annexe (école primaire) n'a pas disparu. Mes efforts se sont poursuivis jusqu'en 1956 où, pour permettre à mes enfants de fréquenter les universités parisiennes, j'ai demandé et obtenu un poste à Melun. Mais je n'oublie pas les élèves de Rodez avec lesquels je suis resté en contact jusqu'à aujourd'hui. Quant aux Seine-et-Marnais, ils ont conservé un bon souvenir de mon passage et de l'équipe pédagogique dans son ensemble.

En 1962, le poste de Montpellier se libérant, l'appel du Sud est le plus fort, et je m'y installe quelques mois après. C'est là que je prends ma retraite en 1969.

Mais je n'en reste pas pour autant inactif : c'est la période des grands feux de forêt dans la région, et je participe au comité de sauvegarde de la forêt méditerranéenne ; je me charge de la propagande scolaire : je fabrique des valises pédagogiques, j'anime l'opération « glands de chêne », qui intéresse de nombreuses classes en LR. Pour les enfants, il s'agit de semer des glands en classe et de planter ensuite les arbustes en garrigue.

Je n'oublie pas pour autant mes cent oliviers, hérités de mon père, dont je m'occupe depuis la fin de la guerre.

